

LE MENEESTREL

Le Premier Finlandais : Jean Sibelius

Le plus moyen des mélomanes français connaît, au moins par certaine *Valse triste*, le nom de Jean Sibelius. Mais il s'en tient là. Au fait, le mélomane tout court ne fait guère davantage, qui en reste au *Cygne de Tuonela*. Et si l'on place sa *Valse* sur le plan de la *Mort d'Ase* (par les sujets qu'elles commentent, ces deux pages ne seraient pas sans analogie), l'autre ne donne même point au *Cygne* la place qu'il accorde, par exemple, à la *Moldau* de Smetana...

Avant la guerre cependant, Sibelius n'était, en Finlande, battu que d'une longueur par le coureur Nurmi. Il n'est même pas sûr qu'il soit, aujourd'hui, battu par le maréchal Mannerheim lui-même !

Son enfance mériterait de former un épisode moderne du *Kalevala*, et d'être écrite par Silanpaa.

C'est bien dans le *Kalevala* qu'on peut lire cette description du kantele, ce magique instrument « source vibrante des joies éternelles » : « Un kantele, dit le vieux livre, doit se tailler dans un tendre bois blond ; il convient, pour les chevilles, de prendre l'or qui coule de la voix du coucou, l'oiseau du printemps ; de choisir, pour les cordes, la chevelure d'une jeune fille qui attend son fiancé, qui ne pleure pas tout à fait, mais qui n'est pas tout à fait souriante et qui ne chante dans la solitude que pour consumer les heures du soir. »

Un semblable programme aurait de quoi laisser perplexe le plus habile luthier. L'enfant Sibelius eut tôt fait de se fabriquer, en écorce de bouleau, un kantele à sa taille. C'est qu'il est de race forestière. Qui l'affirme ? Son nom. Cette terminaison en *iuss*, qui nous paraît latine, est là-bas le signe de la plus authentique noblesse : elle marque, comme pour Valenius, le vainqueur de Suomosalmi, ces familles, ces clans de « grands bûcherons » qui noyautèrent la Finlande.

En tout cas, aucun instrument populaire ne peut, comme le kantele, dans la résonnance de ses cordes basses et l'égouttement liquide de ses cordes hautes, évoquer le vent chargé de pluie qui vient de la Baltique, le vent chargé de neige qui vient du Nord.

Son kantele à la main, l'enfant prétendait capter leur double chanson. Et sans doute y parvenait-il déjà.

Fils d'un médecin militaire, il doit, à dix-huit ans, décider d'une carrière. Provisoirement, ce sera celle du barreau. Mais les étudiants d'Helsinki ou ceux d'Upsala forment volontiers des chœurs : la Finlande, pays des mille lacs, est aussi bien celui des dix mille chansons. Il sera donc musicien. Il travaille alors avec Brahms, et prend ainsi place parmi les anti-wagnériens.

Ceci ne nous gêne guère. Cela nous gêne... parfois. Il reste deci delà, chez le maître d'Helsinki, un académisme arriéré goût du maître de Hambourg. C'est, bien entendu, lorsqu'il se distrait de la chanson de son pays, ce grave et calme pays qui est celui, argent et noir, du sapin et du bouleau. Un dicton finnois prétend que l'homme eut un arbre pour ancêtre. Sibelius en est un, robuste, où monte une sève de nature et de légende.

La légende — celle du *Kalevala* — nous valut le *Cygne de Tuonela*, Quand Lemninkäinen rentre chez lui, et l'adorable, la transparente *Saga*. La nature lui inspira une centaine de « lieder » qui ont l'odeur de la résine ou la douceur de la neige, mais auxquels il manqua un traducteur français. Marian Anderson nous en chanta, et l'*En Saga* nous fut donné par Toscanini.

Mais nous ignorons — ou tout comme — les sept symphonies. Les deux premières sont classiques autre part. En Angleterre, une société s'est fondée pour leur diffusion, qui va jusqu'à faire appel à l'impression phonographique.

Cet œuvre symphonique devait, cette année, se couronner, à l'occasion des Jeux Olympiques d'Helsinki, d'une Symphonie Sportive. Mais qui sait si elle ne pourrait se transformer à temps, moyennant quelques fanfares adventices, en Symphonie de la Victoire ?

En écrivant une œuvre à la gloire du sport, de tous les sports, Sibelius ne chanterait nullement choses qu'il ignore. Il fut, en sa jeunesse, champion du lancement du disque. A 72 ans, il pratique encore la course à pied, le ski et la natation. Ce à quoi il attribue — mais moins qu'au pouvoir magique de la sauna, ce bain de vapeur... et de neige — sa robuste vieillesse. Il détient ainsi, prétend-il, la méthode pour devenir centenaire. Le plus forestier des fils de Suomi ne peut qu'être bûcheron dans l'âme. Il aime partir le matin pour la forêt, en short de peau et blouse de fourrure, les pieds dans des cothurnes de sa fabrication, une hache sur l'épaule. Il va ainsi retrouver les hommes des bois et participer à leur rude besogne. Puis, question de souffler, il dirige le chœur qu'ils forment. Et sous les arbres en voûte de cathédrale, *Finlandia* s'élève, son « œuvre nationale ».

Entendre quelques mesures de Sibelius, c'est embarquer vers ce petit pays cordial, candide et, depuis hier, héroïque. C'est aller vers cette maison des champs d'Ainola, à Järvenpaa, que le maître refusa noblement de quitter, pour méditer jusqu'au bout l'admirable conseil de son *Kalevala* : « Ne fais rien que d'écouter la voix du sapin au pied duquel ta demeure est bâtie. »

Car la Finlande, un des derniers asiles de nos rêves, dit Georges Duhamel, est aussi l'un des plus sûrs asiles de la musique, laquelle n'est rien que la sagesse et la paix entre les hommes...

